

Port Acadie

Revue interdisciplinaire en études acadiennes
An Interdisciplinary Review in Acadian Studies



Le rôle des religieux dans la préservation du français : l'exception louisianaise

Barry-Jean Ancelet

Number 24-25-26, Fall 2013, Spring–Fall 2014

L'Apport des prêtres et des religieux au patrimoine des minorités :
parcours comparés Bretagne/Canada français

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1019146ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1019146ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université Sainte-Anne

ISSN

1498-7651 (print)

1916-7334 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ancelet, B.-J. (2013). Le rôle des religieux dans la préservation du français :
l'exception louisianaise. *Port Acadie*, (24-25-26), 395–403.
<https://doi.org/10.7202/1019146ar>

Article abstract

Contrairement à ce qui s'est passé dans la plupart des régions francophones de l'Amérique du Nord et jusqu'à assez récemment, l'Église catholique en Louisiane n'a pas soutenu la langue française ni les écoles, malgré la présence de nombreux prêtres, frères et sœurs de la France, du Québec et de la Belgique. De plus, parmi les chercheurs qui y ont recueilli des contes, des chansons et des traditions populaires, on ne compte aucun religieux. Au contraire, dès la fin de la guerre de Sécession, l'Église catholique a commencé à se transformer et se traduire en anglais, anticipant la langue du nouveau pays, et recrutant des prêtres anglophones, surtout des Irlandais. Certains prêcheurs baptistes, surtout Elie Werner, ont noté cette lacune et ils ont commencé à attirer des Cadiens avec des programmes de radio et des services en français. Les folkloristes qui ont réalisé les collections ethnologiques qui se trouvent dans les archives de nos jours furent plutôt des militants francophiles comme Alan Lomax, Harry Oster, Ralph Rinzler et Élizabéth Brandon de l'extérieur, et Alcée Fortier, Corinne Saucier, Calvin Claudel, Catherine Blanchet et Irene Whitfield de l'intérieur. L'effort pour préserver le français en Louisiane est surtout venu du domaine public (écoles, législation, manifestations culturelles, etc.) sans l'aide de l'Église catholique.

Le rôle des religieux dans la préservation du français : l'exception louisianaise

Barry-Jean Ancelet
Université de la Louisiane à
Lafayette

Résumé

Contrairement à ce qui s'est passé dans la plupart des régions francophones de l'Amérique du Nord et jusqu'à assez récemment, l'Église catholique en Louisiane n'a pas soutenu la langue française ni les écoles, malgré la présence de nombreux prêtres, frères et sœurs de la France, du Québec et de la Belgique. De plus, parmi les chercheurs qui y ont recueilli des contes, des chansons et des traditions populaires, on ne compte aucun religieux. Au contraire, dès la fin de la guerre de Sécession, l'Église catholique a commencé à se transformer et se traduire en anglais, anticipant la langue du nouveau pays, et recrutant des prêtres anglophones, surtout des Irlandais. Certains prêcheurs baptistes, surtout Elie Werner, ont noté cette lacune et ils ont commencé à attirer des Cadiens avec des programmes de radio et des services en français. Les folkloristes qui ont réalisé les collections ethnologiques qui se trouvent dans les archives de nos jours furent plutôt des militants francophiles comme Alan Lomax, Harry Oster, Ralph Rinzler et Élizabéth Brandon de l'extérieur, et Alcée Fortier, Corinne Saucier, Calvin Claudel, Catherine Blanchet et Irene Whitfield de l'intérieur. L'effort pour préserver le français en Louisiane est surtout venu du domaine public (écoles, législation, manifestations culturelles, etc.) sans l'aide de l'Église catholique.

Un clergé rare

Dès les débuts de la colonie et même pendant un siècle après son acquisition par les jeunes États-Unis en 1803, pour une grande partie de la population de la Louisiane, la vie de tous les jours se passait en français. Les planteurs, les marchands et les professionnels coloniaux faisaient instruire leurs enfants en français, soit en les envoyant dans des écoles de la région, soit en faisant venir un instituteur chez eux. Certains envoyaient leurs enfants en France pour continuer leur formation qui était une éducation classique. Plusieurs d'entre eux sont passés notamment par le lycée Louis-le-Grand à Paris. Cette société a produit une littérature coloniale intéressante (poèmes, pièces, récits, romans) qui a fini par s'éteindre vers le début du vingtième siècle.

Pendant la période française, de 1699 à 1763, le climat religieux de la colonie était problématique, à cause de plusieurs facteurs. Des missionnaires, comme le père jésuite du Poisson, ont laissé des observations sur les mœurs des premiers pionniers, ainsi que des indigènes. Leurs descriptions de la culture dans la vie de tous les jours (danse, cuisine, chasse, pêche, agriculture, etc.) ont de l'intérêt pour l'ethnologie.

Le père du Poisson a fait, entre autres, cette observation concernant les maringouins : « [...] ce petit animal a plus fait jurer depuis que les Français sont au Mississipi, que l'on n'avait juré jusqu'alors dans tout le reste du monde. » Mais d'après l'historien Carl Brasseaux, un manque de prêtres au début, renforcé plus tard par des problèmes de moralité parmi ceux qui y étaient, a diminué l'influence et l'effet de la religion sur une partie importante de la population :

[...] throughout the period of French rule in Louisiana (1699-1763), Catholic missionaries were consistently unsuccessful in their efforts to dictate the colony's moral values. Indeed, clerics repeatedly lamented that their European- and Canadian-born parishioners had little regard for their religious message. [... pendant tout le régime français en Louisiane (1699-1763), les missionnaires catholiques eurent peu de succès dans leurs efforts de dicter les valeurs morales de la colonie. En fait, le clergé se plaignait souvent du faible intérêt que leurs paroissiens européens et canadiens portaient à leur message religieux.]¹

The church's lack of influence in early Louisiana stemmed from a combination of factors. First, the Catholic mission was chronically understaffed. Second, the very modest administrative stature of the vicars general, who constituted the leading religious officials in Louisiana until the 1790s, effectively limited the amount of influence that the church could exert on local civil functionaries. Third, the moral fiber of the priests themselves was often suspect, as seen in the child sired by Father St. Cosme and Father Beaubois' attempts to seduce Governor Etienne Perier's pretty French-born domestique while administering the sacrament of confession. [Le manque d'influence ecclésiastique en Louisiane vers le début de la colonie provenait de plusieurs facteurs. D'abord, la mission catholique manquait souvent de personnel. Deuxièmement, le statut administratif des vicaires généraux, les responsables religieux en Louisiane jusqu'aux années 1790, fut fort modeste, ce qui limitait sérieusement l'influence que l'Église pouvait exercer sur les fonctionnaires civils. Troisièmement, la qualité morale des prêtres eux-mêmes fut souvent en question, comme dans le cas de l'enfant engendré par le père St-Cosme et les tentatives du père Beaubois de séduire la belle domestique française du gouverneur Étienne Perier dans le confessionnal.]²

-
1. Carl A. Brasseaux, « The Moral Climate of French Colonial Louisiana, 1699-1763 », *Louisiana History*, vol. 27, 1986, p. 27-28.
 2. Perier to Abbé Raguat, November 15, 1728. AC, C 13a, 11:238 ; Account of the

Priests rarely ventured from the security of their presbytères and thus Catholics in all but the most densely populated posts lacked religious services. [Les prêtres ne quittaient guère la sécurité de leurs presbytères, laissant les catholiques qui habitaient des endroits moins peuplés sans services religieux.]³

In the first three decades of Louisiana's existence, clerics encountered a remarkable lack of enthusiasm among the colonists for church construction. Churches at Old Mobile, Dauphin Island, and New Orleans were either not completed or delayed because of popular apathy. No church was built in New Orleans, for example, until nine years after the post's establishment. During the interim, however, numerous cabarets and billiard halls had been erected, and they flourished to such an extent that the bulk of the town's population assembled at these establishments instead of the church services held in makeshift quarters. Nor would attendance improve after construction of St. Louis Church. [Dans les trois premières décennies de la colonie louisianaise, le clergé trouva fort peu d'enthousiasme pour la construction des églises chez les colons. Les églises de Mobile, de l'île Dauphin, et de la Nouvelle-Orléans sont restées longtemps inachevées ou retardées à cause de l'indifférence populaire. Il n'y avait pas d'église à la Nouvelle-Orléans, par exemple, pendant les neuf premières années depuis l'établissement de la ville. Par contre, pendant cette même période, l'on a vu la construction de plusieurs cabarets et salles de billard, qui ont connu un tel succès qu'une grande partie de la population s'y retrouvait au lieu d'assister aux offices religieux qui devaient se tenir dans des lieux improvisés. Et la situation ne changea guère avec la construction de l'église Saint-Louis.]⁴

Tout ceci sans mentionner le problème évident occasionné par le manque de femmes européennes.

Quand la France a cédé la Louisiane à l'Espagne en 1763, la situation s'est compliquée encore plus. Les prêtres français, surtout les capucins, qui étaient déjà dans la colonie y sont restés, mais en 1770, quand le père Dagobert a demandé dix-huit nouveaux prêtres, ce sont des capucins *espagnols* qui sont arrivés⁵. En plus, les Acadiens ne produisaient guère

Grand Soleil of the Natchez, son of Fr. St. Cosme, missionary), 1728, BN, MSS. Fr., n.a., 2550:115. Cité dans Carl A. Brasseaux, *op. cit.* p. 34.

3. *Ibid.*, p. 34.

4. *Ibid.*, p. 34-35.

5. Msgr. Alexander O. Sigur, « The Acadian Faith Odyssey : Impressions of an Acadian Parish Priest », dans Glenn R. Conrad (dir.), *The Cajuns : Essays on their History and Culture*, Lafayette, Université de la Louisiane à Lafayette, Center for

de prêtres eux-mêmes, n'ayant ni les ressources ni l'ambition pour le faire. En plus, les prêtres français hésitaient d'accepter les jeunes Cadiens au séminaire, ne les considérant pas encore prêts à recevoir les ordres⁶. Il y avait quelques institutions catholiques, dont le collège de Saint-Charles établi par les jésuites en 1837 à Grand-Coteau, mais qui attiraient fort peu de Cadiens, et qui ont changé la langue d'instruction avec la fin de la Guerre de Sécession, anticipant un avenir forcément en anglais.

Pour la plupart des descendants des Acadiens qui s'étaient installés en Louisiane après le Grand Dérangement, l'éducation était un luxe qu'ils ne considéraient pas nécessaire pour travailler dans leurs fermes modestes⁷. S'ils apprenaient leurs prières et leur catéchisme, pour eux c'était amplement assez. À cause d'un manque perpétuel de prêtres et de religieux, cette instruction religieuse était généralement fournie par une personne dans le voisinage, la plupart du temps oralement. Ces personnes s'appelaient des « montreuses de catéchisme⁸ ». Il y a toujours eu un fort sentiment d'appartenance à l'Église catholique dans l'expression culturelle de l'année liturgique, mais la croyance et les dogmes de la religion, ainsi que certaines pratiques comme la messe blanche et le baptême, étaient souvent bricolés par des gens qui n'avaient souvent pas accès aux prêtres et qui avaient aussi appris, à travers leur histoire bouleversée, à s'en méfier et à ne pas leur accorder trop d'influence. Un dicton commun précisait que « sorti de son église, le prêtre n'en savait pas plus concernant le prix des œufs qu'un autre. » Une autre expression, utilisée pour demander un règlement de comptes dans une dispute, est tout aussi révélatrice : « Ôte voir ta sacrée soutane, et je vas te montrer quelle sorte d'homme que t'es ! »

L'enseignement public laïc

Le système d'enseignement public, laïc et en anglais, établi par l'État en 1845, était un outil conçu pour l'américanisation de la population. La politique basée sur la notion que, pour stabiliser la population, il fallait avoir une *lingua franca*, l'anglais, était déjà en jeu. Ce nouveau système a été désastreusement affecté par la Guerre de Sécession et la soi-disant reconstruction qui l'a suivie. Pendant les années 1880, l'État s'est remis à établir un véritable système d'éducation public. La politique qui guidait cet effort était influencée par le nationalisme croissant dans le reste du pays

Louisiana Studies, 1983, p. 131.

6. *Loc. cit.*

7. Carl. A. Brasseaux, « Acadian Education : From Cultural Isolation to Mainstream America » dans Glenn R. Conrad (dir.), *op. cit.*, 1983, p. 131-135)

8. Msgr. Alexander O. Sigur, *op. cit.*, p. 128-129.

qui réclamait, entre autres choses, l'anglais dans tout le pays. Le jeune candidat à la vice-présidence, Teddy Roosevelt, proclamait :

We have room for but one language in this country and that is the English language for we intend to see that the crucible turns out our people as Americans, of American nationality, and not as dwellers in a polyglot boarding house and we have room but for one loyalty and that is a loyalty to the American people.⁹

Parler d'autres langues que l'anglais était considéré carrément anti-patriotique.

Le français sans appui scolaire

Durant tout ce temps-là, il n'y avait aucun soutien pour le français de la part de l'Église catholique, contrairement à la situation canadienne, où les religieux ont organisé tout un système d'enseignement en français à partir de l'école primaire jusqu'au collège et à l'université pour préserver l'identité et la foi. Au Québec, en Acadie et ailleurs, ceux qui ont élaboré les enjeux linguistiques, culturels, sociaux et identitaires, étaient souvent des religieux, de l'abbé Lionel Groulx au père Anselme Chiasson. Les universités francophones du Canada (Montréal et Laval au Québec, Moncton au Nouveau-Brunswick et Sainte-Anne en Nouvelle-Écosse) sont souvent issues des séminaires et des collèges religieux qui les ont précédées. Grâce en grande partie à l'Église catholique, il s'y est développé une infrastructure scolaire qui a fini par assurer la continuité d'une francité vivante. En Louisiane, l'Église catholique avait quelques institutions, mais rien de comparable à une infrastructure scolaire. Et, en outre, elle a commencé très tôt, dès la fin de la Guerre de Sécession (1865), à se transformer pour opérer dans ce qu'elle percevait être forcément la langue de l'avenir. Ironiquement, si on parle encore en français en Louisiane de nos jours, ce n'est pas par l'effet de la scolarisation, mais plutôt par négligence. Les Cadiens et les créoles noirs qui parlent encore un peu le français sont le résultat du fait que leurs ancêtres n'avaient guère accès aux écoles. S'ils avaient été mieux instruits, les francophones cadiens et créoles noirs seraient aussi rares aujourd'hui que parmi leurs compatriotes créoles français. Ceci a eu l'effet en même temps de préserver une tradition orale, contes et chansons, qui n'a guère été influencée par les institutions religieuses. Si celles-ci n'étaient pas là pour nous aider à maintenir le français, elles n'étaient pas là pour nous en empêcher non plus. Il y a donc en Louisiane une transmission culturelle continue. Nous n'avons

9. J. Crawford, *Bilingual Education : History, Politics, Theory and Practice*, Los Angeles, Bilingual Education Services, 1999, p. 28.

pas connu de cahier de la bonne chanson pour perpétuer nos chansons. Nous avons connu plutôt des bals et des soirées remplis de contes et de chansons qui représentaient une tradition qui continuait à évoluer. En somme, la survivance repose sur des solutions basées sur une stratégie carnavalesque qui finit par découvrir l'ordre dans l'apparence du désordre. S'il y a beaucoup de contes sur les prêtres, peu ont été recueillis ou étudiés par des prêtres.

Des « missionnaires » culturels

Les folkloristes qui ont grandement contribué au discours identitaire au Québec, en Acadie, en Ontario et ailleurs au Canada français, étaient souvent eux-mêmes des religieux, des anciens religieux ou des étudiants formés par des religieux, des chercheurs comme Félix-Antoine Savard, Luc Lacourcière, Germain Lemieux, Anselme Chiasson, et Catherine Jolicœur. Par contre, en Louisiane ceux qui ont réalisé les collections ethnologiques en français qui se trouvent dans les archives de nos jours étaient plutôt des militants francophones ou francophiles, des chercheurs de l'extérieur comme Elizabeth Brandon (qui a fait une étude des traditions populaires de la paroisse Vermillon dirigée par Lacourcière), Alan Lomax (dont la collection de 1934 et 1937 a permis l'étude des liens entre la musique populaire des Cadiens et créoles et ses origines en France et en Afrique, et qui a inspiré plusieurs générations de chercheurs qui l'ont suivi, y compris Harry Oster), Harry Oster (qui a aussi enregistré des chanteurs et des musiciens durant les années 1950 et 1960), et Ralph Rinzler (qui a fait des travaux de terrain pour le Festival de Newport pendant les années 1960 et a fait connaître plusieurs groupes, y compris celui de Dewey Balfa en 1964, et qui a aidé à lancer le Festival de musique acadienne à Lafayette en 1974). Il y avait aussi André Gladu et Michel Brault (documentaristes québécois qui ont fait plusieurs films sur les Cadiens et créoles pendant les années 1970 et ont participé à l'organisation de la Veillée des veillées à Montréal en 1975 où ils ont invité des musiciens cadiens), Gérard Dôle et Jean-Pierre Brunot (documentaristes français qui ont fait des enregistrements pendant les années 1970), Nicholas Spitzer et Carl Lindahl (folkloristes américains qui étudient les traditions cadiennes et créoles depuis la fin des années 1970), et de l'intérieur comme Alfred Mercier et Alcée Fortier (membres fondateurs de la Société louisianaise du folklore à la fin du XIX^e siècle), Corinne Saucier et Calvin Claudel (qui ont produit des thèses sur le folklore de leurs régions), Catherine Blanchet, Louise Olivier, Iren Montgomery et Irene Whitfield (qui ont collectionné des chansons traditionnelles à partir des années 1930 jusqu'aux années 1970 pour les utiliser dans l'enseignement), Paul Tate et Revon Reed (qui ont travaillé avec Rinzler pendant les années 1960 et 1970 pour documenter et présenter la musique tradition-

nelle), Carl Brasseaux, Ray Brassieur, Richard Guidry, Deborah Clifton, et j'ose dire moi-même (qui depuis les années 1970 collectionnons, étudions, enseignons et présentons divers aspects de l'histoire et de la culture traditionnelle, produisons des cours universitaires sur ces questions, et avons participé à l'établissement des archives de folklore à l'Université de Louisiane à Lafayette). Il y a aujourd'hui une nouvelle génération de jeunes ethologues qui compte Josh Caffery, Kristi Guillory, Chris Segura, Chris Stafford, Blake Miller et Joel Savoy, parmi d'autres.

Des exceptions à l'exception

De tous ceux que je viens de nommer, pas un seul religieux dans la compagnie. Et même s'il y en arrivait un, il s'agirait sans doute d'une coïncidence d'intérêt personnel et non pas d'un effort systématique de militantisme linguistique à partir du système religieux du genre de celui qui a tellement marqué les communautés francophones du Canada français – ce qui est confirmé par toutes les autres interventions de ce colloque.

Certains prêcheurs baptistes, surtout Elie Werner, se sont aperçu de cette lacune et ils ont commencé à attirer des Cadiens francophones avec des programmes de radio et des services en français. Il y a par exemple en plein milieu de la Pointe-Noire, région d'origine d'un grand nombre de musiciens cadiens importants et de la sainte cadienne proposée, Charlene Richard, un centre acadien baptiste. Dans sa thèse « Des Baptistes dans un milieu catholique : transformation ou renforcement de l'identité cadienne ? », Amy Purl a examiné les enjeux de la religion sur l'identité ascriptive des Cadiens, surtout parmi ceux qui étaient devenus baptistes¹⁰. Elle a trouvé, entre autres, qu'il n'y avait pratiquement aucune différence dans le niveau de la francophonie parmi les Cadiens catholiques ou baptistes. Ceci est sans doute dû en partie au fait qu'en Louisiane, il s'agit d'une Église baptiste un peu hybride, dans laquelle les membres peuvent boire une bière et danser de temps en temps. Il y a même un certain nombre de musiciens cadiens reconnus qui sont devenus protestants, comme Dennis McGee, Beau Thomas, David Greely et Larry Menard.

Il y a aussi le cas du père Jules Daigle, qui a produit le premier dictionnaire du français cadien (1984)¹¹, mais son effort était basé sur un intérêt personnel pour documenter la langue avant qu'elle ne disparaisse, et non pas pour la faire revivre dans un programme d'enseignement catholique. Même s'il avait voulu le faire, il n'aurait pas eu les moyens. Une équipe sous

10. Amy Purl, « Des Baptistes dans un milieu catholique : transformation ou renforcement de l'identité cadienne ? », thèse de doctorat, Université de Louisiane à Lafayette, 2002.

11. Jules-O. Daigle, *A Dictionary of the Cajun Language*, Ann Arbor, Edwards Brothers, 1984.

la direction du linguiste Albert Valdman vient de produire le *Dictionnaire du français louisianais* (2009), basé sur des recherches scientifiques sur les variétés linguistiques de la région¹². Il y eut aussi une religieuse, sœur Édith, qui avait collectionné et chanté quelques chansons traditionnelles pendant les années 1960, mais qui a complètement disparu de la mémoire contemporaine. Et plus récemment, il y eu le prêtre jésuite, Jean-Marie Jammes, un des conseillers dévoués de James Domengeaux, ancien président du CODOFIL. Natif de France, il est venu en Louisiane travailler au sein du CODOFIL pour essayer de renverser la perte du français en Louisiane, offrant des services religieux (messes, baptêmes, mariages, bénédictions) en français. Son effort n'a guère été imité. Il y eut aussi sœur Catherine Jolicœur qui est venue en Louisiane en tant que consultante pour nous aider à concevoir nos archives. Mais l'effort du père Jammes, de la sœur Jolicœur et de ces autres rares religieux francophones ou francophiles représente l'exception, et non pas la règle.

* * *

Cette évolution explique la situation du français en Louisiane, une langue qui essaie désespérément de survivre malgré les effets de l'américanisation et des difficultés de l'enseignement du français dans un tel contexte. Il est vrai que certains parmi nous sommes allés aux écoles catholiques, mais si nous avons pu suivre là des cours de français, c'était en tant que langue étrangère. Néanmoins, certains aspects de la culture, notamment la chanson, persistent à continuer de s'exprimer en français. L'effort pour préserver le français en Louisiane, ainsi que le patrimoine qui est exprimé dans cette langue, a eu lieu surtout dans le domaine public (écoles, législature, manifestations culturelles, etc.), mené par des chanteurs comme Dewey Balfa et Zachary Richard, des instituteurs comme Richard Guidry, Amanda LaFleur, Brenda Mounier et Kirby Jambon, des avocats-politiciens comme Dudley LeBlanc, James Domengeaux et Allen Babineaux, des animateurs de radio et de télévision comme Revon Reed, Jim Soileau et Jim Olivier, et au moins un fils de barbier. Ces militants ont eu peut-être le zèle des missionnaires, mais sans être entrés dans les ordres. Et la philosophie qui guide la plupart des gens qui travaillent dans le domaine de l'ethnologie dans le contexte de la Louisiane francophone nous vient directement de Lomax qui a influencé Rinzler, qui a influencé Balfa, qui a influencé la génération contemporaine. La tradition n'est pas un pro-

12. *Dictionary of Louisiana French As Spoken in Cajun, Creole and American Indian Communities*, Albert Valdman (dir.), Kevin Rottet, Barry[-]Jean Ancelet, Tom Klingler, Amanda LaFleur, Richard Guidry, Tamara Lindner, Michael Picone, and Dominique Ryon, Jackson, University Press of Mississippi, 2009.

duit, mais un processus dynamique et continu. Non seulement l'évolution qui vient organiquement de l'intérieur n'est pas un problème, mais elle est même nécessaire à la survie et à l'existence de la tradition. Le musicien et militant culturel Dewey Balfa l'a souvent dit :

Je m'intéresse à la vitalité de la culture et comment elle continue à évoluer selon ses propres termes. Je ne veux pas la figer. Je m'intéresse moins à la chanson qu'au processus qui la produit. Par conséquent, nos archives ne sont ni un musée ni un cimetière, mais un centre de recyclage culturel.

Selon le modèle de nos ancêtres médiévaux, ce n'est pas ce qui se passe dans l'église, mais sur le parvis devant l'église et dans les rues et ruelles fécondes de la communauté, qui importe et qui nous intéresse.



Barry-Jean Ancelet